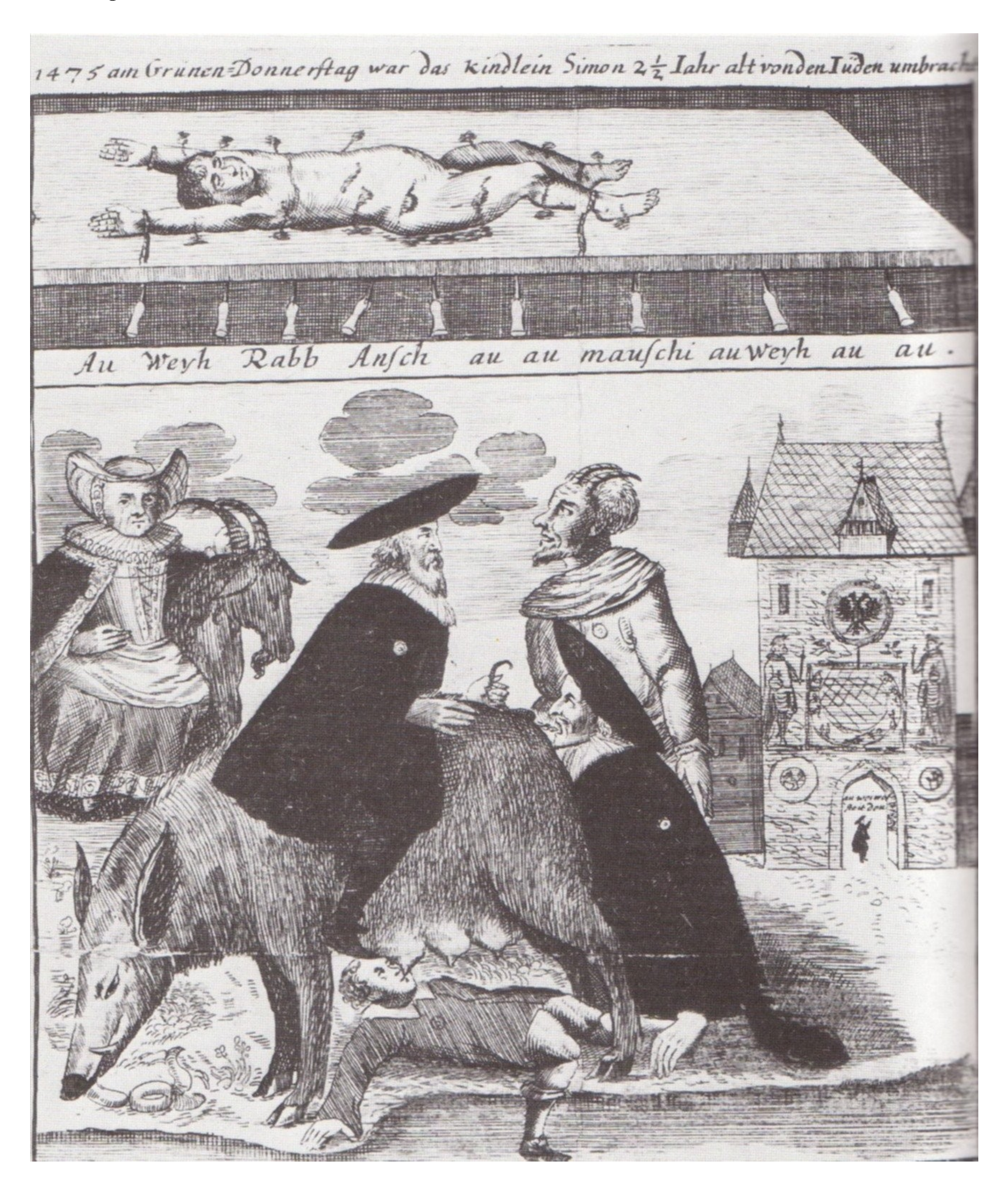
Ratzinger et la *Judensau*

Une analyse de *Che cos'è il Cristianesimo*

Par E. Michael Jones



Le pape Benoît XVI est déterminé à avoir le dernier mot, même si c'est du fond de sa tombe. Moins d'un mois après son décès, survenu le 31 décembre 2022, le fantôme du passé de Ratzinger est apparu avec la publication de *Che cos'è il Cristianesimo*, des mémoires posthumes dont le seul but a semblé être un désir de justifier sa vie et sa politique des limites sûre de la tombe. Rendu amer par les aléas d'un incroyable destin qui la évincé du siège de St Pierre, Ratzinger nous explique paradoxalement que « Je ne veux plus rien publier, » dans l'acte même de diffuser une autre publication. Ce qu'il dit vraiment, c'est qu'il ne veut plus rien publier « de son vivant. » (*Da parte mia, in vita, non voglio piú pubblicare nulla*.) car « la fureur des groupes qui sont contre moi en Allemagne est

telle que l'apparition de chacun de mes mots cause un hurlement meurtrier de leur part, je veux épargner, et moi et le christianisme de cela. »

Dans la presse, la réaction initiale (si encore il y en a eu) s'est centrée sur ses révélations, que la révolution sexuelle avait infiltré de larges pans de l'Église catholique. « Dans plusieurs séminaires » nous explique sa sainteté : Des « clubs » homosexuels s'était formés qui agissait de façon plus ou moins ouverte et qui ont clairement changé l'atmosphère dans les séminaires. Dans un séminaire de l'Allemagne du sud, des candidats à la prêtrise et des candidats à des fonctions laïques de contact pastoral vivaient ensemble. Pendant les repas en commun, les séminaristes étaient ensembles avec les représentants pastoraux mariés, parfois accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants et dans certains cas, par leurs petites amies. L'atmosphère dans le séminaire n'était pas une aide à une formation pour la prêtrise. Le Saint Siège connaissait ces problèmes, sans en être informé en détail. En guise de première étape, une visite apostolique dans des séminaires américains a été organisée.

Un évêque qui auparavant avait été curé, avait permis qu'on montre aux séminaires des films pornographiques, dans l'intention supposée de leur permettre en conséquense de résister à un comportement infidèle. Il y avait certains évêques – et pas seulement aux États-Unis – qui rejetaient la tradition catholique dans son ensemble, et dont le but était de développer une sorte de « catholicisme » nouveau et moderne dans leurs diocèses.

Le ressentiment personnel met du relief à ses souvenirs. Ratzinger ne peut pas se rappeler de cette catastrophe sans nous expliquer que

« dans quelques séminaires, les élèves qui étaient pris en train de lire mes livres étaient considérés comme n'étant pas faits pour la prêtrise. Mes livres étaient camouflés en tant que littérature nocive et étaient lus seulement en cachette, si on peut dire. »

Ratzinger a débarqué tard à la soirée sexe. Il date son propre réveil personnel à la réalité de la libération sexuelle au Vendredi Saint 1970, lorsqu'il est arrivé à Ratisbonne et a « vu toutes les colonnes Morris couvertes d'affiches présentant en grand format deux personnes complètement nues, étroitement enlacées.

La réponse de l'Église est même arrivée plus tard, après que « la crise des fondations et de la présentation de la moralité catholique » ait atteint un aspect considérable à la fin des années 1980 et dans les années 1990. Quatre ans plus tard, des professeurs de théologie catholiques ont publié « un cri de protestation contre le magistère de l'Église, » le pape Jean-Paul II a tenté de « remettre ces question à leur place, » en publiant son encyclique Veritatis Splendor, qui affirmait que « il y a des actes qui toujours et dans toutes circonstances, doivent être considérés comme malfaisants » le 6 août 1993, mais elle n'a réussi qu'à « susciter des réactions violentes de la part de théologiens moraux. »

Bien sûr, la protestation a été faite au nom de Vatican II, qui avait été compris comme manifestant « un attitude négative ou critique envers la tradition en force jusqu'à ce moment, qui devait désormais être remplacée par une relation nouvelle et radicalement ouverte sur le monde. » Dans sa tentative d'expliquer comment il avait été aveuglé par la révolution sexuelle, Ratzinger échoue à nous dire qu'il avait lui-même introduit une « relation nouvelle et radicalement ouverte sur le monde, » lorsqu'il a convoqué le Concile Vatican II en persuadant le cardinal Frings, dont il était le Péritus, et les autres pères du concile pour se débarrasser des documents liminaires du cardinal Alfredo Ottaviani.

A l'époque où il a écrit ses mémoires posthumes, la « relation nouvelle et radicalement ouverte au monde » qui était le *spiritus movens* derrière Vatican II avait été remplacée par la Shoah. « Depuis

l'époque d'Auschwitz, il est clair que l'Église doit repenser la question de la nature du judaïsme. Vatican II avec la déclaration *Nostra Aetate* a donné la première indication fondamentale à cet égard.

Il est tragique que Ratzinger n'ai vu aucun lien entre la prétendue approbation d'Auschwitz, qui a mené à la subversion radicale de l'enseignement traditionnel de l'Église sur les Juifs, et l'érosion mondiale de la moralité sexuelle qui a suivi. Ratzinger n'est pas conscient que, lorsqu'il s'agit de la déclaration sur les Juifs et la subversion de la moralité sexuelle, nous avons affaire aux deux faces de la même pièce. En affirmant que l'Église s'opposait à « toutes formes d'antisémitisme » sans définir ce terme, *Nostra Aetate* a ouvert la porte à la subversion morale juive. Ratzinger a parlé des Juifs comme s'ils étaient les Hébreux que Moïse a emmené hors d'Égypte alors qu'en fait, ils étaient la force motrice derrière la prostitution, la pornographie, l'avortement et l'homosexualité, ainsi que la subversion des lois sur l'obscénité, que ce soit en Allemagne ou aux États-Unis. Il y a pire : lorsque la bataille sur la moralité sexuelle battait son plein en Allemagne dans les années 1950, Ratzinger détournait l'attention de Frings du sujet de l'obscénité dans son pays et en fait le porte-parole pour la même « relation nouvelle et radicalement ouverte au monde » qu'il allait critiquer de sa tombe dans ses mémoires posthumes.

Le cardinal Frings, mentor et patron de Ratzinger, était un vaillant croisé contre ce que lui et le *Volkswartbud* (la légion allemande pour la décence) appelaient *Schumtz und Schund* (obscénités et cochonnerie). Malheureusement, ses yeux étaient détournés de l'opposition de l'église allemande à l'obscénité par l'appel de Rome pour prendre part à Vatican II. L'année cruciale pour la campagne contre *Schmutz und Schund* et la nouvelle direction qu'allait prendre le concile fut 1964.

Selon Joseph Ratzinger, le 20 novembre 1964 démontra qu'il était « un vrai tournant » dans l'histoire du concile, car ce jour-là, « la grande majorité du concile opta pour une position positive et s'était décidée à abandonner une position défensive négative et démodée. » le 20 novembre 1964, le « concile s'était résolument positionnée contre la perpétuation d'un anti-modernisme unilatéral et donc avait choisi une approche nouvelle et positive. » Le résultat est que Ratzinger considérait « le 20 ou le 21 novembre 1964 comme un véritable tournant. C'était aussi un tournant dans le sens que, en contraste aux conciles de Trente et de Vatican I, le pape avait rejeté la dominance curiale et a siégé avec le concile. »

Alors que le Concile Vatican II délibérait à Rome sur l'avenir de l'Église, les Juifs qui étaient retournés en Allemagne après la guerre pour se venger contre les Allemands, ont lancé une attaque concertée contre le *Sittlichkeit* en Allemagne. En novembre 1964, la guerre du *Schmutz und Schund* qui avait commencé lorsque les Alliés ont inondé l'Allemagne avec de la pornographie sous couvert du « bénin » plan Marshall, a atteint une autre sorte de tournant, à l'insu du cardinal Frings, dont les yeux baissés étaient concentrés sur le concile, en large partie à cause de son ambitieux assistant. En 1964, Ingmar Bergman, en collaboration avec Harry Schein, le Juif suédois qui était le lien entre Bergman et Hollywood, ont sorti son film *Le silence* dans une tentative calculée de briser les lois sur l'obscénité en Allemagne et aux États-Unis.

Malgré la nomination aux Oscar comme meilleur film étranger en 1964, *Le silence* ne parvint pas à briser le code de production hollywoodien. Cependant il renversa les lois sur l'obscénité en Allemagne, mettant en évidence la portée internationale de la guerre juive contre les lois sur l'obscénité. Sans surprise, cette campagne était basée à Hollywood, mais Schein était le lien avec des réalisateurs suédois tel que Bergman, dont les talents cinématographiques étaient fondamentaux pour donner ce que Calmes et Frings appelait la pornographie, la patine de l'art.

Le terme *Schwedenfilm* signifie en Allemagne, pas tant « films suédois » mais plus de la pornographie soft, largement à cause du rôle que le film de Bergman *Le silence* a joué dans le renversement des lois sur la censure en Allemagne. En Allemagne comme aux États-Unis, un film d'art brisa le code de

production. En Amérique, cette honneur revint au film porno sur la shoah *Le Prêteur sur gages*. En Allemagne, l'honneur revint au film de Bergman *Le silence*. En Allemagne, les gens de base ont été scandalisés par le film et ont organisé des protestations dans les salles partout où il était projeté. Le bureau de la censure cependant, a considéré le film comme une œuvre d'art et a permis aux jeunes de moins de 18 ans de le voir. Les critiques de film catholiques ont été également séduits par le film. La commission de révision a récompensé *Le silence* en le classant « particulièrement précieux, » le plus haut classement jamais attribué. Cependant, alors que les critiques de film professionnels chantaient les louanges de ce film, ce fut le déchaînement parmi le grand public, qui affirmait que c'était un scandale culturel calculé pour empoisonner la fibre morale du peuple allemand. La description du contenu scandaleux du film mena à un scandale moral collectif. La république fédérale, dont le commandement était alors à Bonn, était au milieu d'un scandale culturel qui allait le garder préoccupé pendant plus d'un an. Cependant, une chose était claire : Bonn ne sentit pas le besoin d'agir sur le sujet de l'obscénité. Le scandale sur le film se passait en même temps que les procès sur Auschwitz, gonflant les voiles des croisés de la décence. Le *Frankfurter Rundschau* affirma : « La dégradation de l'humain n'est nulle part aussi évidente qu'à ce procès. La dégradation trouve sa continuation dans les acrobaties sexuelles du réalisateur suédois. Nous avons la même vision spirituelle dans les deux cas. »

On demanda finalement à l'état d'intervenir. Le *Bundeskanzler* Ludwig Erhard répondit à un courrier d'une femme qui lui avait écrit pour demander une action, expliquant qu'il partageait son indignation mais le gouvernement n'avait aucune influence sur les décisions d'un autocontrôle librement choisi. Des organisations s'étaient créées ainsi que des pétitions qui contenaient souvent les signatures de 95 % d'une population locale exprimant leur opposition au film, mais le gouvernement était impuissant à renverser les proconsuls alliés, qui étaient les véritables pouvoirs de décision politique dans l'état vassal américain qui était né en 1945.

En mars 1965, la cour de Dusseldorf a déclaré le film de Bergman « objectivement obscène » car selon l'opinion du juge, la liberté artistique ne fournit aucune justification à des représentations impudiques. Peu de temps après, la cour de Coblence déclara que le film de Bergman était une œuvre d'art. Puis la cour de Trèves déclara que le film était regardable, selon sa décision, la liberté artistique était garantie dans la constitution. Incapable d'arriver à un consensus à cause du pouvoir combiné des forces d'occupation alliées et de leurs valets de la presse accréditée, les défenseurs de la décence était incapables de prendre le contrôle du débat.



Josef Ratzinger et E. Michael Jones

La loi sur le *Schmutz und Schund* est finalement morte à l'automne 1966 lorsque les sociaux démocrates, qui finalement allaient mettre en selle le *Sexwelle* au pouvoir en 1972, ont rendu évident que la majorité des deux tiers nécessaire pour changer la loi n'était pas loi. Lorsque le représentant du parti démocrate-chrétien (CDU) Suesterhenn a maladroitement essayé de défendre la loi dans un interview avec *Der Spiegel*, l'Église s'est distancée de l'interview. Le *Bundesfamilienminister* Heck a finalement annoncé à l'automne 1966 qu'il n'y avait aucune chance que la loi passe. Le « *Sittlichkeit*, » selon Steinbache, avait perdu de sa pertinence en tant que norme sociale et ne pouvait pas être réactivé. Cinq ans avant sa mort, le cardinal Frings, alors âgé, s'est trouvé *hors de combat* dans la guerre culturelle allemande car le concile avait détourné son attention de la guerre contre le *Schmutz und Schund*, qui avait atteint sa phase critique en même temps que le concile, à la fin de l'année 1964.

Dans l'esprit des clercs qui ont utilisé des concepts de Vatican II comme de la synodalité pour faire une paix séparée avec le monde moderne, le *Volkswartbund* était caractéristique de la tentative ratée de l'Église d'utiliser la condamnation pour soutenir l'ordre moral et social. La réforme morale basée sur l'autorité était supposée céder à la « médecine de la pitié » en réformant la culture même si personne ne savait que cela s'appliquait aux Juifs promouvant la pornographie. Pour l'Église catholique, qui s'inquiétait de la perte supplémentaire de fidèles, la légion de décence de Calmes basée à Cologne et souvent moquée, était devenue un fardeau non souhaité. Le *Volkswartbund* n'avait plus de soutien dans le gouvernement après que Wuermelling se fut retiré de son poste au cabinet à la suite de l'affaire Spiegel, pendant lequel le ministre de la défense d'alors, Franz Josef Strauss a tenté de punir *Der Spiegel* pour avoir publié des secrets d'état. Lorsque le cardinal Frings, âgé de 82 ans, s'est retiré de sa position d'archevêque de Cologne en février 1969 à cause de son grand âge, la *Volkswartbund* perdit son soutien clérical le plus influent. Il y a eu pire : le *Volkswartbund* était même

devenu un objet de ridicule à la chancellerie de Cologne alors qu'il devenait de moins en moins florissant. Que l'Église l'abandonne n'était qu'une affaire de temps.

En août 1969, six mois après le départ à la retraite de Frings, le temps était venu. « Le *Volkswartbund* devrait fermer ses portes, » écrivit le secrétaire général Weyer dans une note manuscrite. Sa lettre de cinq pages envoyée aux membres de l'organisation était une expression de la mentalité de crise qui s'était répandue dans la tentative de l'Église de restructurer l'organisation. « Avec votre aide, nous pouvons restructurer le *Volkswartbund* en une nouvelle organisation, à partir d'une qui est perçue comme un reste d'une époque plus bloquée en une nouvelle qui peut devenir un instrument qui a le pouvoir spirituel et culturel dans une société transformée pour servir les besoins de son voisin et permettre de nouvelles opportunités pour une auto-réalisation. L'appel pathétique de Weyer a dévoilé dans quel état d'isolement était devenu le *Volkswartbund*. Il avait mis en mots ce qui se murmurait dans de nombreux cercles cléricaux. La conférence des évêques allemands prenait ses distances avec sa propre légion de décence. En tant que première étape, l'organisation a été renommée le « comité central pour l'éthique sexuelle et l'hygiène sociale » et fut incorporée dans l'agence gouvernementale Opération protéger notre jeunesse. Le *Volkswartbund* continua quelques temps sous ce nouveau nom, mais il passait désormais inaperçu aux yeux du public. Il disparu alors complètement en mai 1975 lorsqu'il est devenu une partie du ministère de la jeunesse connue sous le nom d'Atelier d'éthique sociale catholique à Hamm.

Après le décès du cardinal Frings, l'Église catholique d'Allemagne, comme son équivalent aux États-Unis, a levé le drapeau blanc de la reddition dans la guerre culturelle et a laissé les fidèles seuls et sans défense dans la bataille pour maintenir le *Sittlichkeit* contre une vague sans précédent de *Schmutz and Schund* dirigé technologiquement et qui allait balayer la moralité sexuelle et laisser derrière elle les scories de la culpabilité, que les Juifs qui avaient renversé les lois sur l'obscénité allemandes ont alors transmises à la Shoah. Tout exercice de synodalité en Allemagne allait tirer partie de ce cloaque de perversion et de culpabilité parmi les écorchés vifs.



Source

Pendant la période où les Juifs étaient engagés dans une conspiration visant à saper les lois sur l'obscénité aux États-Unis comme en Allemagne, Ratzinger a essayer d'expliquer que les Juifs et les catholiques partageaient une foi commune, ou comme Ratzinger l'a expliqué dans ses mémoires :

L'Église de Rome a clairement indiqué que les chrétiens et les Juifs adorent le même dieu et les livres saints d'Israël sont aussi les livres saints de la Chrétienté. La foi d'Abraham est aussi la foi des chrétiens, Abraham est pour eux aussi « leur père dans la foi. »

L'affirmation de Ratzinger est basée sur l'hypothèse tacite que les Juifs de son temps sont identiques aux Hébreux de l'Ancien Testament, et que leur « alliance » est éternellement valide. Il base cette affirmation, non sur Nostra Aetate, mais sur un discours du pape Jean-Paul II donné à la synagogue à Mayence le 17 novembre 1980. En faisant cette affirmation complètement nouvelle, le pape Jean-Paul II s'est référé à « l'ancienne alliance » sans spécifier si c'était l'alliance abrahamique qui incluait toute l'humanité et pas seulement les Juifs, ou l'alliance mosaïque, qui est devenue obsolète au moment de la destruction du Temple en 70. Ignorant cette ambigüité délibérée, Ratzinger a appliqué ce que son prédécesseur avait affirmé sur l'alliance mosaïque et a alors déclaré que l'Église n'avait jamais cru en la « théorie de la substitution, » connue aussi sous le nom de supersessionisme. Pendant une bonne partie de sa carrière, Ratzinger a souffert d'une schizophrénie théologique, passant du libéralisme au conservatisme et inversement, d'un jour à l'autre. Sur le sujet de l'alliance, par exemple, Ratzinger, alors préfet du Dicastère pour la Doctrine de la Foi en 1988, a écrit dans un livre publié en privé :

Ce qui nous frappe au prime abord, c'est que Paul fait une distinction ferme entre l'alliance avec le Christ et l'alliance mosaïque ; c'est pourquoi nous comprenons habituellement la différence entre « l'Ancienne » et la « Nouvelle » Alliance. Le contraste le plus net de Paul entre les deux Testaments se trouve dans 2 Corinthiens 3:4-18 et dans Galates 4:21-31. Alors que le terme « Nouvelle Alliance » vient d'une prophétie (Jr 31:31) et forme ainsi un lien entre les deux parties de la Bible, l'expression « Ancienne alliance » apparaît seulement dans 2 Corinthiens 3:14…. *par conséquent l'Alliance du Sinaï (mosaïque) est effectivement supplantée*.

Pire encore, Ratzinger continue en affirmant dans *Che cos'è il Cristianesimo* que « il devrait y avoir une nouvelle clarification sur le fait que l'enseignement moral dans l'Ancien et le Nouveau Testament est fondamentalement identique et qu'ici il ne peut pas y avoir de substitution. » C'est bien sûr vrai si nous parlons des Dix Commandements. Mais le problème survient lorsque Ratzinger présume que les Juifs acceptent la Torah comme normative. Six mois avant cette annonce, à la suite de la décision de Hobbs de renverser Roe v. Wade, alors que Ratzinger était toujours vivant, 400 organisations juives ont annoncé que l'avortement est une valeur juive fondamentale, indiquant clairement que les Juifs considèrent la Torah avec mépris. Il est également évident que le fait qui quiconque pense que l'avortement est un droit fondamental ne vénère pas le dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël. Ratzinger est mort avant qu'il puisse assimiler ce fait fondamental, rendant sa théologie toute entière des relations entre catholiques et Juifs encore plus obsolètes que l'Alliance mosaïque. Privée d'aucune fondation dans les Écritures, l'espoir de Ratzinger pour un dialogue entre catholiques et Juifs s'effondre comme un château de cartes, mais non sans l'avoir utilisé pour diffamer l'Église catholique pour laquelle il avait été élu pour la représenter. Dans Che cos'è il Cristianesimo (p. 94-97), Ratzinger a publié une lettre adressée au grand rabbin d'Autriche, dans laquelle il affirme que « l'antisémitisme chrétien » est responsable de la montée du national-socialisme en Allemagne. Cette affirmation contredit son explication précédente qui est que le nazisme est une idéologie néopaïenne :

Par conséquent, une dispute s'en est suivie sur laquelle des interprétations était correcte. Cette dispute, malheureusement, était souvent si ce n'est presque toujours conduite par des chrétiens sans le respect du pour l'autre camp. Au contraire, elle a formé la triste histoire de l'antisémitisme antichrétien qui a eu plus tard pour résultat la triste histoire d'Auschwitz.

La position finale de Ratzinger est un capitulation honteuse à la polémique de Juifs comme Jules Isaac, Daniel Jonah Goldhagen, Mischa Brumlik et d'autres trop nombreux pour être mentionnés ici. En faisant cette affirmation, Ratzinger a fini comme une victime tragique de l'ingénierie sociale qui n'a jamais compris qu'il avait complètement internalisé les ordres de ses oppresseurs ou qu'il a imposé ces ordres sur les fidèles catholiques qu'il a abandonné quand il démissionné. L'implication de Ratzinger à l'expérimentation ratée du dialogue entre catholiques et Juifs qu'il avait lancé après la fin du concile l'a forcé à interpréter les Juifs comme une catégorie de l'esprit complètement indépendante du véritable comportement juif, car cette catégorie de l'esprit est nécessaire pour sauver le phénomène.

Ce qui manque à la dichotomie bon Juif/mauvais Juif, c'est le fait que les bons Juifs ne dénoncent jamais les mauvais Juifs pour l'immoralité des Juifs dans son ensemble, une catégorie connue sous le noms de « les Juifs, » qui n'existe pas si l'implication est négative. Ni Folger dans son échange avec Ratzinger ni Ben Shapiro dans son échange avec moi, lorsque j'ai mentionné les 140 (400 désormais) organisations juives qui ont affirmé que l'avortement était une valeur fondamentale, n'ont jamais levé le petit doigt contre leurs frères juifs, qui ont mené tous les mouvement du XXe siècle qui ont promu l'avortement, l'homosexualité, la pornographie et les déviances sexuelles en général, de Kinsey à Roth, en passant par Abzug et au-delà. A moins que nous abordions cette dichotomie apparente, ils vont continuer à l'utiliser.

Oublieux du fait que les juifs étaient le *spiritus movens* derrière la subversion sexuelle en Occident et dans l'Église catholique, Benoît continue d'affirmer qu'il y a « une plus grande affinité entre Israël et l'Église » lorsqu'il s'agit de moralité, rendant évident que « Israël » et les juifs de son temps sont synonymes dans son esprit.

Le 4 septembre 2018, le rabbin Folger a répondu à cette affirmation grotesque en écrivant : « c'est absolument vrai. Les Juifs et les catholiques *à cette époque-ci*, sont particulièrement appelés à œuvrer ensemble pour préserver le maintien de la moralité de l'Occident » (c'est moi qui souligne).

Nous pouvons presque entendre Ratzinger s'exclamer : « *Nunc dimittis*. » Comme Siméon, Ratzinger peux s'exclamer : « Maintenant Maître, vous pouvez laisser votre serviteur aller en paix, comme vous l'avez promis. » Ratzinger a finalement réalisé dans l'au-delà la disculpation qu'il espérait impatiemment alors qu'il était sur terre, et elle a été accordée par le grand rabbin d'Autriche lui-même ! Nous pouvons presque entendre Ratzinger dire : « Qui d'autre est mieux qualifié pour taire les cris meurtriers émanant des cercles furieux qui se sont opposés à moi en Allemagne ? »

Alors que Ratzinger se dirige vers la porte, le rabbi dit : « pas si vite. » Le pape doit faire une concession supplémentaire aux Juifs avant qu'ils lui accordent une disculpation dont il languit. »

Loin d'être de moi, voici ce que dit le Juif :

Oser demander à une autre communauté de foi d'interpréter sa doctrine d'une façon ou d'une autre. Cependant, à cause du mal concret qui a été fait aux Juifs par les chrétiens dans le passé pour cette raison, je dois faire ici une exception et demander précisément de renforcer la thèse inverse, c'est à dire celle de l'engagement jamais révoqué qui est maintenue en haute considération dans l'Église et qui, selon sa vision, ne devrait jamais être considérée autrement.

A ce stade, le rabbin Folger évoque l'article que Ratzinger a écrit pour *Communio*, dans lequel « on maintient que l'Église n'a jamais cru à la théorie de la substitution. » Ratzinger est soudainement pris à son propre piège. Si la théorie de la substitution n'a jamais existé, comme a-t-elle pu causer la Shoah, comme il l'a affirmé dans le même livre ?



Le rabbin Folger. [Source]

D'un côté, « Comme pape émérite, représentant suprême de l'Église catholique, » le rabbin Folger explique au pape : « Vous pouvez certainement soutenir cet argument (contre le supersessionisme). C'est même d'une grande importance d'ancrer la nouvelle vision partiellement historique dans le passé et dans les enseignements plus anciens. » Cependant : « D'un autre côté, on ne peut pas permettre d'oublier le récit et expliquer qu'en vérité tout allait bien à cause de criminels qui étaient présumés être des soutiens d'une théologie erronée. » En d'autres mots, ce n'était pas des criminels qui soutenaient le supersessionisme, comme l'affirmait Ratzinger, les deux papes qui ont précédé Ratzinger et le magistère qu'il était supposé soutenir comme préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, l'ont soutenu d'une seule voix jusqu'à ce que Ratzinger arrive avec sa nouvelle interprétation.

Il s'est avéré que, au contraire de Ratzinger, le rabbin Folger croit que le supersessionisme était et est encore l'enseignement magistral de l'Église catholique, par conséquent le situant fermement dans le camp de Robert Sungenis et E. Michael Jones. Lorsqu'il s'agit d'un tandem bizarre, la politique n'entend rien à la théologie. Ratzinger a inventé la négation du supersessionisme de toute pièce et désormais, c'est rien de moins que le rabbin qu'il avait essayé d'apaiser qui se tourne contre lui et a réaffirmé l'enseignement traditionnel de l'Église sur les Juifs.

Folger aborde ensuite l'image de la *Judensau*, qu'il associe avec le supersessionisme, lorsqu'il écrit :

Aujourd'hui les cochons juifs sur les églises allemandes et les statues sur la façade de la cathédrale de Strasbourg (et dans bien d'autres lieux) rappellent d'autant plus un passé sombre, que les relations actuelles sont pacifiques et amicales, et à juste titre. D'un autre côté, on ne peut pas permettre d'oublier l'histoire et expliquer que, en vérité tout allait toujours bien car les criminels étaient sans doute des soutiens d'une théologie erronée. Je n'ose pas dire que vous voulez édulcorer l'histoire, non. Que Dieu me pardonne. Cependant, il serait très important pour nous les Juifs, conjointement avec votre thèse selon laquelle l'Église ne soutiendrait jamais la thèse du remplacement du peuple juif, pour voir aussi reconnu que, à certaines époques, de nombreux chrétiens soutenaient néanmoins la thèse du remplacement – par conséquent contre l'authentique doctrine de l'Église – et justifiait ainsi une douleur inexprimable.

Au contraire de la parabole des vignerons homicides (Matthieu 21:33-46) qui assassinent le fils du propriétaire de la vigne lorsque il demande qu'on lui restitue sa propriété, et qui sert à l'une des principales fondations bibliques de la « théorie de la substitution, » la *Judensau* n'est pas biblique, et elle n'a rien à voir avec le supersessionisme. Le fait que le rabbin Folger en parle cependant, nous donne un aperçu de la grammaire cachée du dialogue judéo-catholique et l'esprit rusé d'un rabbin qui se livre dans un tour de passe-passe théologique pour embrouiller son opposant. La *Judensau* est une manifestation spontanée et courante du *Geist* médiéval allemand, et sa source principale, c'est la réaction allemande au comportement juif. L'exemple le plus célèbre d'une *Judensau* se trouve à l'entrée du ghetto de Francfort-sur-le-Main. Goethe se souvenait de l'avoir vu enfant. C'était un avertissement pour les chrétiens qu'ils entraient dans un domaine dangereux, dont le meilleur symbole était le panneau rouge du plus célèbre prêteur d'argent, Meyer Amschel Rothschild qui prêtait de l'argent au non averti de son bureau comptable dans la *Judengasse*. Folger explique que le supersessionisme (*la tesi della sostituzione*) est « l'authentique doctrine de l'Église » (*l'autentica dottrina della Chiesa*) et en disant cela, il se montre être meilleur théologien que Ratzinger, qui n'est pas disposé à admettre que le supersessionisme est enraciné dans les Écritures, la tradition, et le magistère de l'Église et par conséquent, est une partie indéniable de la foi catholique. Le lien entre la *Judensau* et le supersessionisme est un fantasme juif que Ratzinger aurait du corriger puisque ce lien n'a pas de fondements en réalité, mais il ne l'a pas fait. Lorsque Folger explique que le supersessionisme a causé une « douleur indicible » chez les Juifs, il est difficile de ne pas être d'accord. Le fait qu'ils ramènent encore ce sujet 2000 ans plus tard, est une indication qu'ils ne comprennent pas pas qu'ils ont été supplantés par la nouvelle alliance que trop bien, mais cela n'a rien à voir avec la *Judensau*, qui symbolise le ressentiment des Allemands contre le comportement juif et « l'indicible douleur » de l'usure provenant de la *Judengasse* et infligée sur le peuple allemand.

E.Michael Jones - *Culture Wars Magazine*